



Je voudrais partager avec vous

C'est beau comme un poème, comme une prière, une sorte de don, de moment de grâce, une suspension du temps. Cela évoque la veillée scout autour du feu avec ses quelques accords de guitare, cela rappelle le pensionnat religieux ou une réunion des alcooliques anonymes. Ah ! le partage... On pense aussi aux parts équitables de gâteau ou à l'amour qui entoure, telle une auréole, ceux qui partagent. Je voudrais partager avec vous quelques informations... mon expérience de la situation... et un peu plus. L'expression peut signifier que je m'autorise à énoncer un jugement, à dire tout haut ce que mon intuition me dicte, à mettre sur la table un ressenti parfois brutal. C'est beaucoup plus subtil que de dire : je voulais vous dire, j'ai pensé, vous ne croyez pas que, ou vous ne devinez jamais... Non, c'est une façon de rester solennelle, digne, droite dans ses bottes ; attention ! hein ! on ne va pas colporter des ragots, trahir des secrets professionnels ou dire des horreurs sur telle ou tel, mais je voudrais partager avec vous, etc.

JE VOUS LAISSE ÉCHANGER ENTRE VOUS

Depuis quelques années, on ne discute pas, on ne débat plus, mais on *échange*, et pas seulement des cartes de visite. Quentin Périnel tient, dans les colonnes du *Figaro*, une chronique sur les expressions à bannir et il s'énerve grave (comme disent les ados) contre ces « échangeistes » du bureau et se demande ce qu'on échange exactement : s'agit-il d'échanger un poste ou un bureau ? Comment deux personnes peuvent-elles échanger et quoi ?

Cependant, l'expression *je vous laisse échanger entre vous* introduit autre chose. Laisser ses collaborateurs entre eux, c'est admettre qu'on n'est pas indispensable, qu'on est capable de déléguer, de donner de l'autonomie ; avec le bémol qu'*entre vous* est, peut-être, légèrement infantilisant, voire menaçant. En effet, il pourrait s'interpréter comme un : « Je ramasse les copies à la fin de l'interro ». Mais cet échanger me laisse perplexe ; pourquoi ne pas dire tout simplement travailler ensemble ; pourquoi ne pas donner les vraies raisons : « Poursuivez sans moi, car je dois aller échanger avec le président / je suis prise / le sujet ne m'intéresse pas / je ne supporte plus vos discussions stériles et vos coupages de cheveux en quatre ».

MON N + 1

Diminutif affectueux pour désigner son chef immédiat, n + 1 est une appellation familière qui permet de préserver l'anonymat et de garder ses distances. Chacun ayant fréquemment plusieurs chefs, les numérotés est aussi une façon de se repérer soi-même dans cette jungle ou d'aider un interlocuteur à vous situer dans un organigramme souvent complexe.

Même si l'expression ne nous vient pas du monde anglo-saxon, mais du monde des mathématiques, l'Académie française ne l'apprécie guère. Elle préconise l'emploi du charmant, mais un peu désuet, *supérieur hiérarchique* et souligne que, selon les cultures et les contextes, il y a beaucoup de locutions possibles : chef, directeur, supérieur direct.

Dans le sens descendant, on préfère parler de son équipe, de son service ou de son département, toutes expressions plus valorisantes que n-1. Certains font valoir que les managers sont tellement obnubilés par leur propre n + 1 (qui fait la pluie et le beau temps sur leurs perspectives de carrière et (parfois) leur salaire et leur bonus), qu'ils en oublient (symboliquement, bien sûr) leurs n-1.

Retenons toutefois la personnalisation. En montant comme en descendant, c'est toujours *mon n +* ou *-1*, comme on dit *mon architecte*, *mon avocat* ou *mon boucher*.



Sortir de sa zone de confort

L'expression exacte qu'on entend au détour des salles de réunion est plutôt : « Comment le-la-les faire sortir de leur zone de confort ? » La formule est très employée sur les sites de développement personnel, elle renvoie à une mise en danger indispensable pour avancer vers l'épanouissement. Sortir de sa zone de confort, c'est quitter les sentiers battus, dépasser ses limites, se surprendre soi-même et, bien sûr, surprendre les autres et, si possible aussi, son chef et son équipe. Pour y arriver vous trouverez, sur Internet, au milieu de tout un fatras de psychologie de cuisine, 5 ou 10 clefs qui vous éclaireront sur le pourquoi et le comment de cette *sortie*.

À l'heure où l'entreprise tient un discours offensif sur le confort et le bien-être de ses salariés, il est amusant d'observer le détournement de ce terme. Associé à *zone*, le *confort* prend une autre connotation ; il pourrait s'agir d'une sorte de pré carré virtuel personnel qui existe même dans l'open space. Mais attention, se lever pour aller se chercher un café n'est pas sortir de sa zone de confort, car si la zone évoque un ancrage physique il s'agit avant tout d'un retournement mental.

Bizarrement les discours n'abordent pas l'idée de revenir à sa zone de confort. C'est donc un processus dynamique et sans retour possible. Est-ce à dire qu'en sortant de sa zone de confort on en recréerait immédiatement une autre ?

Y a pas de soucis

Selon la sémiologue, Mariette Darrigrand, l'expression a fleuri après la crise de 2008, en même temps que le fameux ça marche. Les deux sont une façon de rassurer l'interlocuteur, de l'apaiser, de faire allégeance, sans s'attarder sur ce que l'on pense réellement. On est d'accord, l'adhésion peut être volontaire ou non, mais on décide de ne pas s'appesantir sur le problème éventuel. Le ton peut être traînant, goguenard, ironique, stressé ou méprisant, accompagné d'un sourire contraint ou désinvolte. C'est une litote comme par exemple, quand on dit *ce n'est pas mauvais* pour *c'est très bon*.

Finalement, pour qui n'y a-t-il pas de soucis ? Pour l'interlocuteur ou pour le locuteur ? Ce n'est pas toujours très clair. Même si l'expression se dit plus qu'elle ne s'écrit, sache néanmoins, ami lecteur, que si tu l'écris, tu peux mettre *souci* au singulier ou au pluriel. Je te conseille de mettre un *s*, car ce dernier montre qu'il ne s'agit pas d'un souci particulier mais de quelque chose d'abstrait et un peu flou.

Et que nous dit l'Académie française ? Elle déplore, elle déplore... et souligne que prendre le mot *souci* dans le sens de difficulté ou objection est une erreur grossière : « Selon les cas, on répondra simplement « Oui » ou bien : « Cela ne pose pas de difficulté ; cela ne fait aucune difficulté, ne vous inquiétez pas ; rassurez-vous.



Élisabeth Pélegrin-Genel, illustrations de Charlotte Moreau ■